

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du
10, rue de la Harpe, n. 67.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

L'abonnement
à 3 francs par mois

HONNEUR ET PATRIE!

LES ÉCRIVAINS DE LA REVUE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ALMANACH FRANÇAIS.

Lundi 11 — Combat de Sarca, (Italie) par le général Vabris (1798)
Mardi 12 — Combat de Governolo (Italie) par le général Kilmaine (1796.)

FRANCE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PRÉSIDENCE DE M. SACRET. — Séance du 16 mai.

Suite.

Ce haut prix tient, d'ailleurs, à d'autres causes, à la surtaxe de 100 fr. qui frappe en Angleterre les sucres étrangers de toute provenance, à l'augmentation du prix du travail dans les colonies, à la protection si large qui est donnée aux colonies anglaises et américaines.

D'ailleurs, le sucre indigène nous coûte aujourd'hui, pris à Lille, 118 francs les 100 kilogrammes, c'est à dire, déduction faite du droit de 27 fr. 50 cent., 93 fr.

Si l'émancipation se fait, elle n'aura pas lieu sans doute avec les procédés violents qu'on a employés au commencement de la révolution; vous ne plongerez pas tout d'un coup dans la misère cette classe aujourd'hui esclave que doit régénérer le travail libre. (Bravo! bravo!) Vous n'écraserez pas les colonies, sous le prétexte que le travail y est trop cher. (Vive sensation.) Vous traiterez cette question dans ses rapports avec les plus hauts principes de l'intelligence humaine. (Adhésion marquée.) Travailleurs, vous les rendrez dignes d'être pères, époux, citoyens; et puis vous obéirez aux progrès de la civilisation, aux lois de l'humanité.

Prenez, messieurs, nos colonies pour ce qu'elles sont, sans engorgement et sans dénigrement. Nous avons perdu de beaux territoires dans les mers de l'Amérique et des Indes; mais il nous reste encore des territoires précieux, qui alimentent plus de la moitié de notre navigation au long-cours, qui occasionent une navigation qui est la meilleure école pour nos marins. Peu importe le nombre des marins; ce qui importe, c'est que ces marins trouvent une

bonne école de navigation, et ils ne la trouvent que là. (Adhésion sur plusieurs bancs.)

Sans la grande navigation, point de marins. Les bâtiments caboteurs qui n'ont que de basses voiles, qui n'ont pas de haute mâture, ne font pas les marins; mais les bâtiments de grande dimension qui vont aux colonies, voilà une excellente école pour les marins. Là est l'avenir de la France. (Très bien!)

Les questions d'honneur national me préoccupent plus que les 40 millions du trésor, que les quatre centimes de hausse, et que les dix-huit mille hectares de terre. (Rires d'approbation.)

L'orateur répond à cette question que depuis la naissance du sucre indigène notre mouvement de navigation marchande n'a pas diminué. Il trouve la cause de ce phénomène dans l'immense essor qu'ont pris nos produits divers, dans le besoin d'exportation qui les travaille. C'est par là que la navigation a réparé ses pertes.

L'orateur trouve dans le magnifique casir de tous nos produits un autre argument, argument tout à la fois politique et commercial.

Si nous n'avons pas, continue-t-il, la sagesse d'offrir ces débouchés à nos produits, qu'arrivera-t-il? Nos fabriques chômeront, nous jetterons des millions de malheureux ouvriers sur le pavé, nous répandrons autour de nous la misère et le deuil. (Mouvements divers. Agitation prononcée.)

On parle sans cesse de l'accroissement de notre importance maritime, c'est à dire que l'on perd toujours de vue que les quatre septièmes de notre navigation se font par les bâtiments étrangers.

M. Berryer présente ici des détails statistiques pour établir que le mouvement de la navigation par navires français s'est affaibli au lieu de s'accroître, pour constater le mouvement de notre navigation ou constater le départ et l'arrivée de chaque navire avec son tonnage; quand un paquebot part de Boulogne pour Douvres, s'il porte 100 tonneaux, ou porte 100 tonneaux sortis du port, le soir on porte 100 tonneaux entrés, et cela se reproduit 365 fois par année; un bâtiment qui se rend de Dieppe à Brighton, du Havre à Southampton, de Cette à Barcelone, est compté dans le mouvement général de nos ports comme s'il al-

lève, il pousse lentement la porte et marcha droit au lit du mourant.

Il attira sa nièce près de l'âtre, la fit asseoir, se mit auprès d'elle. La flamme jetait ses lueurs par intervalles, semblable à une tenture de pourpre qui s'agite au vent. On n'entendait que le murmure irrégulier de la respiration d'Osman, et le vent qui tombait par le puits de Mélusine en tourbillonnant.

—Vasiliki, fit le comte, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

—Parlez, messire, répondit la pâle jeune fille d'une voix douce et résignée. Je suis disposé à tout entendre, et capable de tout souffrir.

—Prépare ton âme cependant, ma fille. Car c'est une vérité accablante, celle que je dois te révéler.

—J'ai du courage, allez. Et si ce n'était un blasphème, je déferais Dieu de me frapper d'un malheur égal à celui qui m'accable.

Elle se tourna vers le blessé.

—Regardez, il se meurt. Et je ne tiens plus à rien sur cette terre, car je n'aime que lui. Mais lui!... oh! oui!

lait faire le voyage des Grandes-Indes.

Si on décompose ce chiffre, on trouve en comble moins d'exportations faites par bâtiments français qu'il n'y en avait avant l'existence de la sucrerie indigène, n'est-ce pas là un bienfait significatif au milieu de l'accroissement de la population? Bordeaux a offert à cet égard un exemple remarquable. En 1839 il est sorti 15 millions de vins; en 1840, 21 millions. Eh bien, en 1839 il y a eu plus de transport par navire français qu'en 1840.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES D'ESPAGNE.

(Suite.)

Au lieu de marcher immédiatement sur Valence, il marchera à Albacete qui est à 24 lieues de cette capitale pour attendre le résultat de la mission de Van Halen qui était parti avec l'ordre de bombarder Grenade, dans le cas où ce serait nécessaire. Si Van Halen ne réussissait pas il devait se retirer sur Cadix où Espartero le joindrait immédiatement pour y attendre le secours de l'Angleterre. S'il réussissait il devrait opérer sa jonction avec le régiment en cavalerie d'un côté la Catalogne, et combinant ses mouvements avec Zurbano et Serrano, actuellement forcés à l'Erida. En attendant, la guerre civile est allumée: on sait le jour qu'elle a commencé mais on ignore le jour qu'elle finira si les deux partis sont livrés à leurs propres forces et s'il n'y a pas d'intervention étrangère. La question ne peut être longtemps douteuse parce que lorsque Espartero sortit de Madrid, Burgos se souleva et une grande partie du haut Aragne, le 23, à la voix de député Madrid; ce dont je doute beaucoup c'est la non réalisation de cette intervention étrangère pour de graves motifs.

Zurbano après son action de Burgos fut se reposer près l'Erida, la on lui fit connaître ce qu'il avait à faire. Ce dernier suspendant pour un moment ses divertissantes excursions à Saragosse trouva une occasion assez majeure pour se rendre en personne à l'Erida pour y traiter avec l'ami qui l'appelait. L'on convint que Zurbano marcherait sur Barcelonne afin d'en finir à tout prix avec l'insurrection, ainsi il se fit que Serrano continua à féliciter les habitants de Saragosse, Zurbano se mit en marche pour;

je l'aimais bien.

—Ne mettons jamais la colère du ciel à l'épreuve. Dieu connaît la fibre de la douleur dans la poitrine humaine, et son doigt sait l'y faire vibrer. Il est un mal plus épouvantable encore, plus poignant, plus fécond en angoisses déchirantes que l'état d'Osman...

—Vous parlez pour vous, messire.

—Je parle pour moi, oui... mais pour toi surtout, pauvre enfant. S'il te fallait le laisser sur ce grabat, combattant contre l'agonie et mourir!

—Oh ne craignez rien, cela n'arrivera jamais. J'ai trop d'amour pour exister sans lui; mais je me sens assez forte encore pour l'aider à vivre tant que dans son cœur il coulera une goutte de sang, que je puisse réchauffer de mon.

Le vieillard ne répondit qu'un mot simple en apparence mais plein de vérités horribles:

—On détruit Lusignan demain!

—On détruit Lusignan demain! reprit Vasiliki. Et qu'ai-je fait, malheureuse! Elle cacha ses figures dans ses mains; les sanglots étouffaient sa voix.

FEUILLETON.

VASILIKI DE LUSIGNAN,

ou
LA DERNIÈRE MELUSINE.

SIXIÈME SCÈNE.

La lettre confidentielle de madame Catherine.

(Suite.)

Mercès l'écoula s'élançant comme si le bruit de ses pas soutenait en lui une espérance qu'il ne pouvait se résoudre à quitter. Enfin, quand ils se furent perdus peu à peu dans l'enfoncement de la voûte, quand le bruit de la porte basse du souterrain annonça que le baron laissait en Romain sa dernière parole, le vieillard se tordit dans une de ces pangs affreuses qu'éprouve le condamné à attendre d'approcher ses bourreaux. Il s'avanga vers la porte du cachot, la contempla en silence, laissa retomber et releva plusieurs fois sa tête chargée de lourdes pensées. Enfin, comme un homme dont la détermination est

Barcelonne, envoyait en même temps au gouverneur de Monjouich, l'ordre de commencer immédiatement le feu sur la ville jusqu'à ce qu'il l'eût réduite en cendres.

Le jour où le bombardement allait commencer, les étrangers qui le bombardement allait commencer, leur donnant à peine quelques heures pour prendre les mesures les plus indispensables. L'on suppose que cette nouvelle allait jeter la ville dans une profonde consternation, il n'en arriva rien, le peuple l'abandonna et fut se camper dans les faubourgs, là l'on envoya dire au gouverneur, les maisons te restent, tu peux les incendier à ton aise, quand au peuple de Barcelonne. Sans plus que jamais dans ses résolutions, il pénétra ici à la destruction de ses biens, au bruit du canon du fort de Monjouich. Cette résolution énergique de la seconde ville du royaume est digne de cours généreux. Ainsi firent les Romains quand ils se réfugièrent dans l'Aventin; ainsi firent les Athéniens à la voix de Themistocles, lorsqu'ils abandonnèrent Athènes pour se réfugier dans leurs navires.

Mais les consuls ne pouvaient laisser exécuter les intentions du gouverneur sans lui opposer tous les obstacles qui étaient en leur pouvoir. Tous sans exception protestèrent contre lui et en même temps ils envoyèrent à Monjouich une députation composée des consuls de France et d'Angleterre, la conférence dura 2 heures, mais tout ce qu'ils purent obtenir fut que le feu se suspendrait durant le temps nécessaire qu'il faudrait pour envoyer une députation à Zurbano et attendre sa réponse, l'état des choses dura ainsi jusqu'au 21 au matin.

En attendant Zurbano marchait, il était déjà arrivé à Igualada pour lui tendre un piège, mais Prim était sorti à la tête de six mille hommes et peu après le brigadier Castro avec six bataillons et huit pièces d'artillerie, pendant que le député Milans restait pour organiser les recrues qui arrivaient à chaque instant.

Il est bon de prévenir que Zurbano s'entendait à l'armée militaire comme moi à la profession de cordonnier, celui qui possède une bonne crosse d'Espagne pourra se convaincre que Igualada est situé entre deux positions également inexpugnables; d'un côté, le défilé de Bruch, qui la sépare de Barcelonne, et de l'autre, le passage célèbre de la Panadella (où les français perdirent tant de monde dans la guerre de la Péninsule) par où l'on doit nécessairement passer pour aller à l'Erida. Le premier de ces deux points fut aussitôt après occupé par Prim, le second le fut également par une nuée de paysans armés; de manière que par suite de sa profonde ignorance l'inséparable Zurbano se trouva pris dans une véritable souricière, sans possibilité de rétrograder sur l'Erida, et bien moins encore de s'avancer du côté de Barcelonne. Dans cet état de circonstances critiques il se résolut à capituler, à cet effet il envoya un émissaire à Prim, lui offrant la révocation de l'ordre contre Barcelonne à condition qu'il le laisserait se

retirer sur Cervera. La première réponse de Prim fut négative; mais Zurbano peu homme de lettres, mais savant en subterfuges, imagina, pour s'échapper, un stratagème qui ne pouvait manquer d'avoir de bons résultats. Il prit toutes les familles les plus respectables de Igualada, hommes, femmes et enfants, les plaça dans le centre de ses troupes et leur dit :

(La suite au prochain numéro.)

MONTEVIDEO.

AFFAIRE CARPENTIER.

Après le décret rendu hier par le gouvernement il ne nous appartient pas de juger la conduite de M. Carpentier, nous voulons seulement faire connaître à nos lecteurs les réflexions que nous ont fait faire quelques passages des documens que nous avons publiés dimanche.

Si M. Carpentier eut voulu de bonne foi gagner le chef de la légion française, à la cause d'Oribe, et qu'il eut rencontré dans M. Thiebaut une de ces âmes tarées qui font tout pour de l'argent, il eut pu faire beaucoup de mal à notre cause et en particulier à la légion française. C'est ce qui nous fait observer qu'Oribe trop lâche et trop lâche pour attaquer Montevideo par les armes, cherche à s'en rendre maître, en y introduisant continuellement le désordre et la trahison.

Tous ces vils moyens sont jusqu'à présent demeurés sans effet, grâce au bon esprit qui anime les défenseurs de la république, et à la vigilance apportée par les autorités.

Nous sommes bien convaincu qu'Oribe ne tentera plus de pareils moyens sur la légion; la honte qu'il en a reçue cette fois nous en est un sur garant.

Mais Oribe n'est pas le seul sur qui soit tombée la honte de cette action; il a aussi ses partisans qui auraient bien voulu l'aider et qui donnaient d'obligeans conseils à M. Carpentier pour la réalisation de son projet qu'ils croyaient vrai. Nous pourrions bien dire deux mots de chacun d'eux, mais nous préférons nous taire, car il nous repugne d'avoir à enre-

trien de préserver la forteresse, de le sauver, et ce moyen, je l'ai trouvé. Ecoute: si Lusignan tombe, tu meurs, et si Hugues est perdu pour toi. De ces trois biens également précieux, l'amour, la vie, le manoir de vos pères, sacrifie-en un seul, celui qu'un jour nous ravit, et les deux autres sont sauvés. Sacrifie-le, par respect pour le nom que tu portes, par attachement pour moi; car, dans ce grand vide que la guerre et l'exil ont fait autour de nous, chère enfant, j'ai besoin de toi pour soutenir ma vieillesse et pour la consoler.

—Monsieur, j'ai peine à vous comprendre, répliqua Vasilki.

—Je m'explique. Un gentilhomme de notre famille, grand ami de Mme Catherine, possède une lettre confidentielle du roi, qui l'autorise à suspendre la destruction de Lusignan. J'ai vu ce seigneur. Il offre de conserver le château, de rétablir notre maison dans sa splendeur d'autrefois, moyennant une condition bien facile à remplir et qui dépend de toi.

—Dites, dites cette condition bien vite. Oh! je m'y soumettrai avec bonheur pour vous plaire, pour écarter de moi cette nécessité de mourir qui m'accable, pour tirer Osman de ce cachot, lui procurer un médecin, l'air, la lumière, le bien-être, le guérir et le sauver.

—Le fils de ce seigneur, il faut l'épouser.

—L'épouser!

gistrer dans nos colonnes des faits que le public a déjà jugés et qui sont indignes de qui porte le nom Français.

Cependant, nous ne pouvons pas nous taire à l'égard de M. Pichon. Nous voulons bien croire, jusqu'à un certain point, que, dans la question de ce pays, il ait suivies instructions, mais nous sommes bien persuadés que ces instructions ne lui ordonnaient pas de voir égorger des Français sous ses yeux, sans chercher à en empêcher ou sans en tirer une vengeance éclatante.

M. Pichon qui, SOULEMENT PARCE QU'IL ÉTAIT CONSUL, n'a pu accepter des propositions de félonie, qui lui offraient une grande fortune, croyait peut-être que, chez ceux qu'il a dénationalisés, on trouverait des sentimens aussi vils que chez lui; (car nous ne doutons pas qu'en disant que cela pourrait convenir à d'autres, il n'ait voulu désigner les chefs de la légion,) il s'est trompé. Ceux dont il a compromis les intérêts, ceux qu'il a sacrifiés, ont trop de noblesse dans l'âme et son trop bien pénétrés de leurs devoirs pour accepter de pareilles propositions.

Après cela, M. Pichon nous dira encore qu'il veut rester NEUTRE.

L'impression produite en France par les nouvelles reçues de la Plata, ne s'est pas arrêtée au cercle de nos familles ou de nos amis; un cri général d'indignation s'est élevé contre le ministère qui sacrifie honteusement les intérêts du pays, contre les agents consulaires qui pouvaient l'oubli de leurs devoirs jusqu'à pactiser avec nos ennemis; contre l'amiral qui, placé à la tête d'une force imposante, a consenti au blocus qui devait amener la famine. Un tel vote unanime s'est fait entendre et si le ministère dort, la France est encore debout, c'est que la semence de la chaubée touchant à sa fin, le temps a manqué pour lui faire payer le honteux abandon dans lequel il nous laisse.

M. Guizot et ses collègues sont sans doute bien coupables, mais les agents qu'ils emploient le sont mille fois plus encore. L'impertinent dédain avec lequel M. le comte de Lurde ne remplit pas les devoirs de son emploi, l'esprit vindicatif qui pousse M. Pichon en dehors des obligations de sa place, la désolante froideur du vice amiral qui commande ici depuis trop long temps, sont les véritables causes qui ont amené les résultats dont nous serions les victimes, si nous ne trouvions en nous même l'énergie nécessaire

—Oui, toi, l'héritière des rois de Jérusalem, de Chypre et d'Arménie, des princes de Galilée, des empereurs de Constantinople, tu seras unie à l'ainé des Lusignan, au baron Guy de Saint-Gelais, chef des armes des comtes d'Angoulême et de La Marche. On vous rendra le domaine de vos aïeux, pourvu que le vieillard avec exaltation.

—Nous deviendrons riches, honorés, répondait sa nièce non moins exaltée que lui.

—Vous posséderez de la terre, de la terre féodale pour assoir vos titres, fille des Paléologues et des Lusignan.

—Sur notre blason une couronne fermée...

—Une forteresse imprenable pour assurer votre indépendance et des vaisseaux pour la défendre.

—Là, nous oublierons tout exil et traditions de sang, massacre et captivité, n'est-ce pas, monsieur?

—Oh! le passé ne sera plus qu'un songe, mon enfant.

—Et nous vivrons heureux tous les trois, loin de ceux qui souffrent, sourds à leurs gémissemens, indifférens à leurs larmes...

—Et nous serons encore amis sous la pourpre des rois. Cela vaut mieux qu'un amour stérile, qu'en dis-tu Vasilki?

—Je dis que vous êtes un infâme, comte Hercule de Lusignan.

(La suite au prochain numéro.)

—Mon père, repit-elle, ce serment de mort que vous m'avez arraché, ce serment abominable, je l'abhorre, je le rétracte. Soyez-m'en témoin.

—Hélas! ma fille, avant tout c'est moi qui l'ai reçu.

—Mais penché sur lui tu disais: Il est mort! Tu disais cela; vieillard, et tu mentais... et je jurai, moi, pauvre femme abusée...

—Tu juras sans condition, par l'âme de ton père.

—Eh bien! fit la sainte enfant, par le souvenir de ce père si bon, si compatissant pour moi, par le souvenir de ta sœur, noble Hercule, rends moi mon serment.

—Dieu seul remet la loi jurée.

—Que faire donc?... Séjour paisible du sérail, esclavage adoré, jours de honte qui pour moi s'écoulaient si purs et si fortunés, qu'étes vous devenus? Hercule, pour que m'a-t-on arraché comme un voleur le bonheur de ma captivité? Alors je voyais le ciel bleu sur ma tête, je respirais l'air frais du Bosphore, je pouvais dormir à l'ombre des cyprès que froissait le vent. Mais tu me voulais libre, toi, libre entre quatre murailles, libre pour voir s'exhaler minute à minute, sous mes baisers, à travers mes larmes la vie de mon Osman bien aimé, libre pour souffrir, libre pour mourir, n'est-ce pas. Oh! suis-maudit.

—Vasilki, répondit le comte, tu accables ton vieil oncle. Et pourtant, bien des nuits viennent de s'écouler et le sommeil n'a pas fermé ses paupières. Il cherchait le

pour surmonter notre situation. Un ministre comme M. Guizot est toujours enchanté lorsqu'il trouve un prétexte pour ne pas servir son pays aussi d'en s'occuper entièrement sur M. de Lurde, Pichon et Massieu, du soin de ne rien faire pour nous, car il faudrait agir, il faudrait punir un tyran, il faudrait se mettre en opposition avec un pouvoir despotique établi; comment veut-on que M. Guizot, ministre constitutionnel, ose dédaigner à Paris, monarque absolu? Il faut avant tout, être conséquent.

Mais il est un motif bien plus puissant encore: M. Guizot, ce n'est pas une hyperbole, n'est ministre qu'à la condition de servir les projets de l'Angleterre; or, l'Angleterre comprend que l'influence française gagne chaque jour du terrain dans ce pays, et M. Mandeville, ministre britannique, n'épargne pas les moyens pour s'opposer à des progrès qu'il ne peut voir qu'avec un œil d'envie. M. de Lurde n'est pas l'homme de la France, il est l'homme de M. Guizot, il voudrait en vain le nier, sa conduite, depuis qu'il est à Buenos Ayres, parle trop haut pour qu'il puisse le démentir. M. de Lurde, fidèle aux instructions de son patron, agent servile de l'Angleterre, s'est jusqu'à présent traîné à la remorque du ministre Anglais. Qui oserait dire le contraire? Ce sont des faits que nous avançons, sans crainte que personne nous démente; deux populations sont là qui attesteront la vérité de notre assertion.

Si ce n'était autrement, si M. de Lurde comprenait sa position, il ne réiterait pas indifférent aux plaintes répétées de ses compatriotes, il ne souffrirait pas que toutes ses réclamations restassent sans réponse; il n'aurait pas gardé un humiliant silence, lorsqu'il avait ici des forces considérables à sa disposition après le mépris fait par Rosas de la trop fameuse note du 16 décembre, note écrite sous l'influence de M. Mandeville, et toute dans l'intérêt du tyran de Buenos Ayres, auquel elle donne un relief qu'il n'a pu obtenir qu'aux dépens des nations au nom desquelles cette note fut adressée.

L'alliance des ministres de France et d'Angleterre avec Rosas cause le plus grand tort à la République Orientale et aux nombreux étrangers qui s'y sont établis, mais la conduite de ces deux fonctionnaires, indignes de leurs emplois, sera plus que mesurée lorsque les pays qui les prient et qu'ils ne servent pas, seront bien informés. La lutte peut durer encore, mais le résultat n'en serait être douteux et les ministres prévaricateurs recueilleront toute la honte de leurs actes.

M. de Lurde, dont le fol orgueil, égale seul la nullité, s'imagine qu'il suffit d'un titre pour remplir un emploi. Nous espérons que notre pays sera d'un avis contraire. Déjà l'opinion publique s'éclaircit en France; les hommes dont s'honore le plus la tribune nationale ont pris à cœur notre situation et réunissent leurs efforts pour renverser l'édifice honteusement élevé par des hommes dévoués à l'étranger. Encore quelques mois et le ministre Guizot, si fatal au pays, aura terminé son existence, avec lui tomberont ses satellites, et, grâce à Dieu, nous serons délivrés de M. le comte de Lurde.

La ne s'arrêtera pas toutefois, la justice du pays, et M. Pichon, cet inqualifiable consul, aura, nous l'espérons, le sort de M. de Lurde. M. Guizot peut fermer les yeux sur les sommes énormes dépensées par M. Pichon pour organiser ici la guerre civile, mais les chambres se feront rendre un compte sévère des dilapidations du consul et marqueront du sceau de la réprobation ce honteux trafic. Que M. Pichon jouisse donc de son succès éphémère, car son existence politique dans ces contrées touche aussi à son terme. La tentative qu'il fait aujourd'hui pour nous contraindre à mettre bas les armes, que lui et l'amiral nous ont mis dans la nécessité de prendre, ne sera pas l'acte que notre pays méritera le moins sévèrement. Incapable de nous donner des garanties, à une époque bien moins critique que le moment actuel, il ose aujourd'hui nous enjoindre de nous offrir vainement à la vengeance de Rosas et d'Oribe. C'est horrible, et M. Pichon ne réussira pas. C'est lui qui nous a jetés au devant du péril pour satisfaire une passion politique et c'est nous qu'il doive aujourd'hui encore pour victimes à son chef de parti. Non, M. Pichon, nous ne déposerons pas les armes parce que vous ne pouvez ni ne voulez rien faire pour nous; nous ne déposerons pas les armes, parce qu'il nous faut une protection que notre attitude seule nous donne, nous ne dépo-

serons pas les armes, parce que nous avons juré de ne le remettre qu'après que nous aurons délivrés de nos ennemis, et que ceux-ci, pour la honte de l'humanité, pour votre propre honte, ne sont pas encore exterminés.

Que nos compatriotes soient tranquilles, M. Pichon ne peut, quoiqu'il le veuille, nous priver de notre nationalité. Demain nous le leur démontrons clairement. Quand à M. Pichon, il le sait trop bien, par ce que nous puissions lui rien apprendre à ce sujet.

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos compatriotes l'assurance la plus positive qu'aucun personnage respectable de cette ville a reçu de M. Hamilton, ministre de S. M. B. à la résidence de Rio de Janeiro, une lettre par laquelle S. E. lui dit qu'il a eu avec S. A. R. le prince de Joinville, plusieurs conversations relatives à notre armement, que S. A. R. lui a témoigné le vif intérêt qu'elle prenait à notre position et que le prince a manifesté à plusieurs reprises l'intention de plaider chaudement notre cause aussitôt son arrivée en France.

Déjà ces assurances furent données dans le temps, par nos dignes officiers de notre marine, alors à Rio, à un de nos compatriotes. Ayant donc confiance dans la protection de S. A. R., c'est plus qu'une compensation aux menaces de M. Pichon.

On lit dans le Nacional :

Monsieur Mandeville informa le 7 du courant les commerçants anglais de Buenos Ayres que le ministre des relations extérieures de S. M. B. avait approuvé sa ligne de conduite dans la modification du blocus de Montevideo par les forces de Rosas.

En conséquence, il presume que le gouvernement de Buenos Ayres déclare bloqué le port de Montevideo concernant l'introduction des vivres frais et munitions de guerre.

Le même jour (7) Rosas envoya des circulaires aux consuls étrangers, leur communiquant sa résolution d'établir le blocus du mois de mars, mais dans sa dépêche à Brown il est dit que, s'il rencontrait des obstacles à la reconnaissance du blocus par quelque puissance étrangère intéressée, que lui, Rosas, mettrait alors une juste opposition.

L'Amérique, l'Angleterre, tout le monde civilisé a aussi approuvé la conduite du brave commodore Purvis. Le gouvernement anglais n'approuva pas le commodore Napier vainqueur de Saint-Jean d'Acre, dans sa convention avec Mehmet Ali, mais l'Angleterre le ceignit du laurier des braves, et avec un immense applaudissement d'approbation lui décerna un siège à la chambre des communes.

Nous ignorons encore quelle a été la réponse de Rosas, à la nouvelle intimation que M. de Mandeville a reçu l'ordre de son gouvernement de lui présenter en son nom pour qu'il fît la paix. Le résultat de cette négociation ne peut se faire attendre.

Pour ce qui concerne les vivres frais, il est douteux pour nous autres qu'il soit reconnu par quelqu'une des puissances, que, comme le Brésil, elles ont de très graves intérêts à la protection de cette classe de commerce et à celle de l'indépendance de ce pays. Jamais comme aujourd'hui le gouvernement n'a été aussi tranquille, aussi ferme dans sa résolution de conserver cette ville, le dernier asile de la civilisation, à quelque prix que ce soit, sans se pourvoir en moyens, et jamais la victoire des armes nationales sur les hordes envahissantes n'a été plus proche et plus sûre,

ses moyens diplomatiques ne lui ont pas manqué, il a donc raison d'espérer d'eux tout ce que la justice de sa cause et l'intérêt même des gouvernements civilisés lui promettent, quand une éventualité diplomatique a été capable de décider du sort de plus de trois millions d'hommes qui les armes à la main sont résolus à vaincre ou mourir!

NOUVELLES DU SOIR.

On lit dans le Constitucional :

L'éditeur de la Gacete de Buenos Ayres ne veut point nous favoriser de ses journaux, il ne nous en envoie aucun. Cependant nous avons obtenu d'un de nos amis ses derniers numéros jusqu'au 7 du courant, dans un desquels paraît la suivante communication adressée au général Brown sur le blocus, et passée en copie à la date du 6 aux ministres et consuls étrangers, résidents en cette ville.

VIVE LA CONFEDERATION ARGENTINE! Meurent les sauvages Unitaires!

Le ministre des relations extérieures,

Année 34 de la liberté, 29 de l'indépendance et 14 de la confédération.

Au commandant général en chef de l'escadre de la confédération argentine brigadier D. Guillermo Brown.

Le soussigné a reçu l'ordre de son Excellence M. le gouverneur et capitaine général de la province de lire à V. S. de commencer au reçu de cette présente note à mettre à exécution l'ordre expédié par ce gouvernement en date du 19 mars de la présente année, qui l'accompagne en triplicata, afin que l'on ne permette point l'entrée dans le port de Montevideo des navires qui conduisent des articles de guerre, de viande fraîche ou salée, du bétail ou volaille d'aucune espèce, laissant toutes fois le commerce, et les navires étrangers dans le même état de liberté dont ils ont joui ici jusqu'à présent, avec la modification contenue dans la note du 29 dudit en memorandum de leurs Excellences MM. les ministres de S. M. B. et de S. M. le roi des français qui leur est aussi envoyée en duplicata la rendant extensive au port de Maldonado; et que si, dans l'exécution du présent ordre, il y avait quelques difficultés de la part des commandants des navires de guerre étrangers, que V. S. en rende immédiatement compte à S. E. pour résoudre en ce qui le concerne, comme il vous l'a recommandé par sa note du 25 mars, lequel duplicata est également joint.

Son E. l'ayant ainsi ordonné au soussigné, je fais savoir à V. S. qu'à cette même date l'on a envoyé les avis correspondants à leurs E. MM. les ministres plénipotentiaires de S. M. B. de S. M. le roi des français de S. M. I. et MM. les consuls résidents en cette ville.

Dies guarde V. S. de nombreuses années.

FELIPE ARANA.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 10 et 11 septembre.

De Buenos Aires le brick anglais *Comet off Warran* à Zimaran y Tramerza, de la, et off. Le piket anglais *Spider*, de Buenos Aires.

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

AVIS DIVERS

Livre à vendre récemment reçu de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. P. Paul, rue de 25 mai n° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Tebeode. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodésie en traits de la figure de la Terre, comprennent la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

GRAND ASSAUT D'ARMES, DE POINTE, DE CONTRE-POINTE ET DE BATON.

Dimanche prochain, 10 du courant, des maîtres des équipes de l'école française, se proposent de donner un assaut dans la salle de jeu de paume du Sr. Martin Casanova, calle del Rincon n° 212.

L'assaut commencera à midi.

Le prix des places est fixé comme il suit:

Galerie..... 12 vintains.

Dans la salle..... 18 id.

Tous les maîtres et amateurs sont priés de leur faire l'honneur d'y assister.

POUR SAINTE-CATHERINE.

Partira pour ladite destination le mercredi 6 de septembre prochain, le trois mats barque française le *Cresquesa*. Les personnes qui désireraient y prendre passage sont priées de vouloir bien s'adresser aux consignataires Lehir frères, rue de Solís, n. 26, jusqu'à dix heures du matin, ou au capitaine Gravereau à son bord.

AVIS.

Les intéressés dans les affaires du défunt Pierre Thibet sont invités à se réunir dans le domicile de M. Adolphe Huguet, magasin de confection, cuadro de Lion d'or, le lundi 11 du présent mois à midi précis, pour prendre connaissance des opérations des syndics, et prendre une résolution à ce sujet. Les intéressés sont invités à ne pas manquer de se présenter au jour et heure dit.

Montevideo 4 septembre 1843.

Les syndics.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1110 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêté le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS.

On a perdu, à partir de la rue du 25 de mai, jusqu'à la rue du 18 de juillet en passant par celle de Uruguay, deux papiers écrits en langue espagnole, dont l'un porte la signature de D. José Tombló.

Prière à la personne qui les auraient trouvés, de les rapporter à cette imprimerie où elle sera récompensée.

A VENDRE.

Un magasin et boiserie pouvant servir à tout état. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Pernin à M. C. nrau.

AVIS.

Tous les tailleurs de la Légion Française sont invités à se présenter à l'état-major, pour former un atelier, où devront se confectionner les habillements: ils jouiront de l'exemption du service et de la double ration, les femmes des légionnaires pourront participer au bénéfice de la double ration, en prenant part au travail.

PHARMACIE DE LENOBLE.

CALLE DEL SARANDI, A COTE DU MARCHÉ.

On trouvera les médicaments suivants.

1.° Sirop pectoral pour le rhume;

2.° Essence de Salsepareille;

3.° Capsules gélatineuses de Copahu.

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbannol.

A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Loconte. S'adresser chez Amoye et Michaud, maison Livalleja.

AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Grolis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui, monsieur Grolis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

AVIS.

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Marco, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Corrito, cuadro de San Francisco, à celle de Sojan 83, près celle du 25 de mai, une cuadro plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles riches et modernes.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lereur, rue Sarandi autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à ladite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos à tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurriera à la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui auraient en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai n. 67.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour compter billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'elles en payant le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la marseillaise, le Chant du Départ, le Veillon au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

L'imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No. 49.